

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Les personnes qui aiment l'originalité dans la toilette trouveront de quoi satisfaire leur goût dans la description du costume suivant. Il était porté par une très élégante jeune femme, dont le goût fait loi dans le milieu aristocratique qui l'a élue reine l'élégance. La façon est des plus simples: une jupe en fin drap bleu marine largement plissée de plis plats, avec une draperie tombant en pouf sur les lés de derrière.

Mais voici l'originalité: un grand gilet en popeline fauve descend à mi-jupe; devant; beaucoup plus court derrière et plissé, il est enserré dans une large ceinture en ruban de faille ponceau nouée, au delà de la hanche, en deux grandes coques accompagnées de longs pans. Sur ce gilet, une veste en drap bleu marine fuyante et courte, à basque postillon faite de plis creux; cette basque s'enlève sur celle du gilet, qui est plissée, et laisse deviner la ceinture qui passe dessous. Un col montant et une manche à coude boutonnée de côté; une dentelle en collerette et une autre en manchette flottante. Ce costume ne peut être trouvé tout à fait joli qu'à la condition d'être porté comme il l'était, par madame C. de K.

La faille redevient à la mode; nous pourrions, comme les astronomes, faire connaître, à époque fixe, le re-



Costume en taffetas, moire et cachemire gris sarde, pour jeune fille.

Modèle de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

tour de telle et telle étoffe ou de telle mode, en basant notre calcul sur ce que nous savons du goût changeant de notre époque. La faille a sa raison d'être dans certaines façons: celle, par exemple, qui veut les lés de derrière couverts de nombreux plissés ou de six volants relevés de dentelle, et ceux des côtés, de panneaux brodés d'un jeté de fleurettes ou de petites rosaces de perles rondes en jais, avec un semé très rapproché de ces mêmes perles. Il faut, pour ce genre, une étoffe qui ait du soutien, donc rien de mieux que la faille; puis on remet des garnitures en ruban de velours au-dessus de l'ourlet du volant froncé; ces volants recouvrent presque entièrement la jupe, moins le haut, où se développent sur les hanches, des paniers très bouffants en gaze brochée ou tout autre tissu léger.

Les paniers conservent leur vogue, mais on commence à les faire enlevés sur les hanches, et assez volumineux pour que celles-ci soient complètement dissimulées; on nous dit qu'ils se développeront plus encore avec les tissus d'été et que la taille longue et fine émergera de ces bouffants comme ces anciens corps que nous montrent les portraits du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur la jupe

couverte de volants, on met un genre de panier qui fait pointe, et dont les plis imitent la fougère; ces plis s'élargissent et bouffent progressivement vers le haut.



Le bouillonné tombant, appelé *zouave*, fait toujours bonne figure en tablier ou en plastron, à une redingote drapée légèrement.

La grande redingote droite est jolie, elle sert de corsage ou de pardessus; elle est adoptée par un grand nombre de jeunes femmes; les jeunes filles ne devraient porter que cette façon qui sied à ravir à leur taille généralement grêle. Le costume de transition ne peut trouver une forme plus pratique, plus charmante ni plus comme il faut; la jupe plissée derrière ou plate avec de grandes poches intérieures, un col montant et le parement de la manche en velours de couleur tranchante : grenat sur un cachemire bleu marine, myrte; bleu sur bronze, fauve, marron; loutre sur beige; noir sur tous les tons et les écossais-tartan qui paraissent, malgré leurs deux saisons de vogue, tenir encore le succès pour la saison prochaine.

Comme cet hiver, la jupe en tartan sera portée avec la petite casaque en drap assorti; mais la basque sera très courte, ornée d'un galon chenille et soulevée par le drapé; elle n'aura qu'une poche de poitrine, de beaux boutons en métal et devra cambrer la taille d'une façon spéciale; pour la compléter, la manche Henri II.

La cuirasse Henri II se fait en pékin, une rayure moyenne en satin, une en tissu de perles de jais; au bas de la pointe et au contour de la petite basque, une frange en chenille, une grosse ruche à l'encolure; à l'entournure, un bouillon en satin, coupé d'entre-deux en jais pris dans l'étoffe, prendra le haut de la manche et retournera sur l'épaule. La cuirasse Henri II se met avec toutes les jupes noires en damas, moire, ottoman, velours, etc. On parle aussi de porter en été les costumes de velours, moins le corsage; nous verrons bien ce qu'il y a de vrai dans ce *cancan*. On peut, en attendant, pour les fêtes de Pâques et pour varier sa toilette, mettre la cuirasse Henri II avec sa jupe de velours. La mode garnit le bord du corsage à pointe, quel qu'en soit le tissu, de deux rangs de dentelle tuyautée, ou d'un ruché en velours, ou d'un biais appliqué, ou de deux petits plissés frisottants; cette garniture, qui s'appuie sur le bouffant de la tunique, est tout à fait nouvelle et s'harmonise avec la manche bouffante; c'est toujours de loin, une imitation de l'époque des Valois.

Nous venons de voir une demi-pèlerine en velours de Lyon, créée pour la redingote du costume de ville. Sa forme est tellement collante aux épaules, elle emprisonne si bien le haut des bras, qu'elle doit être d'une parfaite incommodité, si elle est d'une parfaite élégance. Gageons qu'elle aura grand succès. Un col très montant fermé par une agrafe artistique et, sur le côté, tombant par derrière, un flot avec longues guides d'étroit ruban de satin. Que de supplices l'on endure par amour de la mode!

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE  
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Nous avons assez souvent critiqué la mode qui oblige à transformer la taille, afin de l'ajuster aux formes nouvelles, pour qu'il nous soit permis de faire ici l'éloge du corset Anne d'Autriche, de mesdames de Vertus, dont la coupe bien comprise en fait le corset indispensable des toilettes actuelles. Tout en étant baleiné, il ne gêne ni les mouvements ni la poitrine; les coutures savamment cambrées amènent graduellement l'amincissement de la taille en l'allongeant, et les hanches sont effacées et maintenues.

Les personnes qui suivent la mode devront porter le corset Anne d'Autriche par coquetterie et comme hygiène. La ceinture Régente convient à toutes les tailles.

★ ★

CHAUSSURES

M. Kahn, ancienne maison Poivret, 61, rue Montorgueil.

Si vous désirez être élégamment chaussées, le pied bien cambré dans une bottine de ville ou dans un soulier, allez, mesdames, 61, rue Montorgueil, à l'ancienne maison de chaussures Poivret, M. Kahn successeur. Vous trouverez un choix des plus élégants en bottes, demi-bottes, souliers Molière, Fénelon, Charles IX, et toutes les fantaisies les plus nouvelles; toutes ces chaussures, finement et solidement cousues, vous seront vendues au prix de la chaussure clouée. Pour les fillettes et les collégiens, il y a des souliers et des demi-bottes inusables, et nous conseillons aux mamans d'en essayer pour ces joueurs intrépides auxquels rien ne résiste; je pense qu'il y aurait économie. La maison Kahn s'est acquise la réputation méritée de faire bien et de vendre à des prix raisonnables. En demandant le Catalogue illustré, qui est envoyé *franco*, on aura un aperçu des formes et des prix, de plus on trouvera les indications précises pour les mesures à envoyer.

★ ★

SPÉCIALITÉ D'ÉVENTAILS

M. Kees. Maison de détail, 28, rue du Quatre-Septembre.  
Maison de gros, boulevard Poissonnière.

Ne pouvant donner, par la description, qu'une idée imparfaite des délicieux éventails de la maison Kees, nous avons engagé nos lectrices à faire une visite, 28, rue du Quatre-Septembre, afin qu'elles puissent se rendre compte des merveilles de toute sorte que contiennent les portefeuilles et ses vitrines de M. Kees. Si cette visite a été remise, pour une raison quelconque, nous les prévenons qu'elles peuvent en ce moment aller voir les plus exquises nouveautés, que madame Kees leur montrera avec son obligeance habituelle. Ces quelques instants passés à regarder et à admirer ces fleurs, reproduction parfaite de la nature, ces dentelles brodées et peintes, ces ivoires sculptés, ces nacres incrustés, paraîtront courts; il y a toujours un grand plaisir à passer quelques moments dans un musée, et c'est un véritable petit musée que le salon de la rue du Quatre-Septembre.

C. L.







*Falener imp. Paris*

4407

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffures de M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL, 6, r. Gluck - Ceinture Régente & Corset Anne d'Autriche de M<sup>me</sup> de VERTUS, 12, r. Aubert.  
 Toiles en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 34, B<sup>te</sup> Hausmann - Parfums de la M<sup>me</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 85 et 87).

*Costume en taffetas, moire et cachemire gris sarde. —* Jupe en taffetas, couverte devant par sept volants francés, déchiquetés en dents de scie. Ces volants s'arrêtent sous une quille faite de deux plissés de taffetas, et d'une bande de moire qui fait tête. Entre les quilles, les lés de derrière en cachemire sont chiffonnés en pouf et, de chaque côté, tombent les pans-habit du corsage. Col et parement de la manche en moire.

*Costume en cachemire et velours ciselé loutre. —* Sous-

jupe en taffetas, garnie de deux plissés, et d'un troisième de quinze centimètres de hauteur, sur lequel posent les dents aiguës et les languettes du bord de la jupe en velours ciselé. Cette jupe est ornée d'une draperie en cachemire qui se relève à droite dans une attache, et la partie dépassante descend se fixer sous le pouf. Le côté opposé est relevé de plis étagés. Corsage à basque-postillon, ouvert sur un gilet boutonné, en velours ciselé; un poignet semblable à la manche ronde.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4407

TOILETTES DE COURSES

*Robe en satin et popeline, bronze mousse.*

Jupe en satin garnie de trois plissés, le dernier monté à tête. Sur le tablier, une première draperie relevée des côtés par un pli-godet; au-dessus, des draperies croisées forment panier; le tout se perd dans le pouf de la traine qui est assez développé. Corsage à pointe avec col montant et manche arrêtée à mi-bras. Un nœud en satin à l'encolure. Collerette et sous-manche en dentelle. — Bas de soie bleus et souliers vernis. — Gants de Suède. — Chapeau en paille bronze orné de plumes bleues.

*Robe en velours et ottoman caroubier.*

Tablier en velours, dans le bas un large plissé en



ottoman. Le lé de côté forme sur la hauteur un pli rabattu qui cache la couture; cette couture s'arrête à trente centimètres du bord supérieur, et une fente, faite en regard et de même hauteur, détache une partie du lé; la partie détachée forme une traverse dans laquelle sont maintenus les plis de la draperie-tablier. Celle-ci se chiffonne près du pouf et descend en double pli. La traine bordée d'un plissé forme des plis ondulants. Corsage en velours à longue pointe avec un col montant et un coquillé de dentelle. Manche demi-longue, ornée d'une double engageante en dentelle. — Bas de soie grenat. — Souliers vernis. — Gants de Suède. — Capote en ottoman, ornée de dentelle et de plumes rosées. Mentonnière en satin.

Costume en cachemire et velours ciselé bleu marine, de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

PENSÉES

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

(Vauvenargues.)



## CHRONIQUE

Un sujet de chronique toujours jeune. — La queue à l'Élysée et au Printemps. Le pillage des cadavres. — Henry VIII à l'Opéra.



Vous souvient-il, mesdames, d'un portrait exposé au Salon dernier sous le n° 421, et représentant un étranger au costume bizarre, assis à côté d'une table de travail, dans un fauteuil en bambou tressé? D'après le livret, le personnage dont la toile reproduisait l'image répondait au nom difficile à retenir de Trân-Nguyên-Kahn et portait le titre d'avocat à la cour d'appel de Paris.

Par un hasard bien singulier, on me présenta il y a quelques mois, dans un salon situé à quatre mille lieues d'ici, ce jeune Annamite, venu en France pour ses études et rentré chez lui pour être un des membres distingués du barreau de Saïgon. Il causait avec un intérêt remarquable et, entre autres questions, je lui demandai ce qu'il aimait le mieux en France.

« Ce que je préfère chez vous, répondit-il sans hésiter, c'est votre printemps. Il vous procure mille plaisirs que nous ignorons dans notre pays, où chaque mois conserve aux arbres la même verdure, au soleil la même ardeur, aux hommes le même vêtement. »

De même, à Ceylan, j'ai voyagé en chemin de fer avec un grand personnage indigène, parlant anglais comme Byron, et magnifique dans son pagne de coton d'une blancheur éblouissante.

« Enfin, me disait-il en me montrant les fourrés de verdure que nous traversions, est-il donc vrai qu'il y a des mois où, en Europe, les forêts n'ont pas de feuilles? Comme cela doit être bizarre! »

Je me souvenais de ces paroles en voyant les premiers bourgeons arborer timidement leurs petits tendards verts aux arbres les plus précoces des Champs-Élysées. Oui, c'est un plaisir toujours exquis et toujours jeune, un lieu commun, ancien comme le monde, mais auquel toute chronique reviendra chaque année avec joie. O charme suprême du changement et du nouveau! Chaque jour quelque chose vient nous réjouir et nous surprendre que nous n'avions pas vu la veille. Ce sont les voitures jonchées de violettes remplaçant les charrettes d'oranges; c'est la première hirondelle fendant, bien haut, l'azur du firmament; c'est le landeau découvert filant dans la direction du bois; ce sont les premières ombrelles, et pourtant j'en ai vu de bien laides, en velours; j'espère que la mode n'en prendra pas. Ah! la mode! c'est elle surtout qui va nous faire des surprises. Nous allons être débarrassés des fourrures dont on abuse, soit qu'elles balayent la terre au bas de l'éternelle redingote de velours frappé, soit qu'elles enserrant les hanches, bordant les

jaquettes trop courtes et donnant à la femme qui les porte l'aspect d'une écuyère de cirque restée prise dans un cerceau. Vite qu'on nous délivre de ces uniformes, de ces chapeaux trop lourds, de cette fameuse nuance *chaudron*, compagne inséparable de la non moins fameuse nuance loutre. Ça, que l'on nous trouve du nouveau, et qu'en sortant de nos dévotions de la semaine sainte nous ayons de belles robes à nous mettre.

\*\*\*

D'ailleurs, jeune complet pour la Chronique mondaine. En fait de grands bals, je ne vois à citer que ceux de la Présidence. Mais, mon Dieu! quel étonnant spectacle que celui de ces femmes en souliers de satin, relevant leurs trains, et faisant queue sur le trottoir du Faubourg Saint-Honoré en attendant l'ouverture des portes! Il ne manque plus que le petit pain d'un sou et le rond de cervelas. De grâce, mesdames les invitées, soyez moins exactes, et permettez-moi de vous dire, en retournant le mot célèbre d'une pièce du Palais-Royal : plus de fleurs et moins d'empressement.

La queue était plus grande encore à l'ouverture des nouveaux magasins du Printemps. On s'est bousculé dans cette élégante cage de verre, comme si l'on eût dû la démolir le lendemain. Tout au contraire, on va l'augmenter encore et la façade sur le boulevard Haussmann serait déjà en pleine construction, si quelques locataires durs à la détente ne s'obstinaient à rester chez eux. Il y a entre autres une teinturière qui doit causer de cruelles insomnies à M. Jaluzot. Si vous lisez le nouveau roman de Zola : *Au bonheur des Dames*, vous y trouverez toute cette histoire et vous pourrez jouir, pendant quatre cents pages, de la description fidèle, mais monotone, des étalages d'une grande maison de nouveautés en l'an de grâce 1883.

Je me plaignais l'autre jour du rôle que joue l'actualité dans le roman actuel. Si elle n'avait d'autre inconvénient que de remplacer le génie! mais elle est, souvent, révoltante, écœurante, odieuse. Elle ressemble à ces monstres qui violent les sépultures et pillent les cadavres. C'est ce qu'elle fait, en ce moment, pour cette pauvre duchesse que son mari, commandant à un peintre le portrait de l'épouse alors adorée, appelait : la plus belle femme de son temps. Le portrait est resté, la montrant avec son visage lumineux de déesse païenne, son cou et ses épaules de statue, son air de grande dame planant au-dessus des foules. Mais, hélas! du modèle que reste-t-il? Un cadavre attendant, sous les dalles de Saint-Thomas d'Aquin, que les juges, si souvent occupés d'elle durant sa vie, décident où elle ira dormir. Quelques diamants qui soulèvent des querelles hideuses. Un livre ignoble qui « se vend bien ».

Pauvre, pauvre malheureuse femme!



C'est aussi de l'actualité, le nouvel opéra : *Henry VIII*, car on pourrait l'intituler : *Divorçons*, ou plutôt : *Ne divorcez pas!* tant les Naquet de l'Europe ont rendu un mauvais service à cette pauvre Anne de Boleyn. Et puis, quand on pense que ce roi tenace a mis six ans à obtenir le jugement qu'il attendait! et encore, il a triché.

J'étais, comme tout le monde, à la première représentation, et j'ai été stupéfaite en lisant, le lendemain, les comptes rendus enthousiastes des princes de la critique. O fâcheuse camaraderie! O sort malheureux des lecteurs de province qui n'ont aucun moyen de savoir ce que vaut réellement un opéra, une comédie, un tableau, un livre.

J'ignore pourquoi « ça ne chauffait pas » comme je l'entendais dire à un marchand de billets. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on trouvait des fauteuils pour la première de *Henry VIII* au prix de quatre ou cinq louis, tandis qu'on les payait cinq cents francs pour *Françoise*. De la salle, pas grand'chose à dire. Toutes les premières, à l'Opéra, se ressemblent. Cependant j'ai remarqué, le 5 mars, une collection extraordinairement nombreuse de beautés en retraite, vivant sur leur ancienne réputation d'étoiles mondaines. C'est fort bien; mais il serait temps de recruter un peu; il y a par trop de ruines. Je n'ai jamais constaté, dans le grand monde, une disette semblable de jolies femmes au-dessous de trente ans.

*Henry VIII* est l'opéra le plus ennuyeux du répertoire après *Polyeucte*, mais la faute en est, il faut le dire, plus aux librettistes qu'au musicien. Cette soirée m'a paru, ainsi qu'à bien d'autres, interminable, mais j'en étais moins surprise en constatant, le lendemain, que les événements qui s'y déroulent embrassent une période de quinze ans.

Au premier acte, en effet, nous sommes en 1521 et, tandis que *Henry VIII* offre son amour et le marquisat de Pembroke à celle qu'il ne doit épouser que douze ans plus tard, on chante le *De Profundis* sous les fenêtres et l'on conduit Buckingham au supplice. Ce n'est pas débiter d'une façon gaie. Tout à l'heure nous finirons par le *Libera*.

Le second acte nous montre la reine Catherine s'apercevant — au bout de six ans! — qu'il y a du divorce dans l'air, et que son royal époux s'occupe plus que de raison de mademoiselle Anne. En même temps le légat Campaggio arrive, en surplus; mais, comme il s'aperçoit qu'on va danser un ballet, il comprend que sa place n'est pas là, et il se retire. Les connaisseurs prétendent que ce ballet est manqué. Cependant mademoiselle Subra est applaudie à tout rompre.

Le cardinal prend sa revanche au troisième acte, en excommuniant Henry après un monologue théologique de cent six mesures, durant lequel on causait dans la salle comme dans une gare de chemin de fer. Je n'ai jamais rien vu de pareil à l'Opéra, et je prévois, à cet endroit, de fortes coupures dans un avenir prochain.

Le quatrième acte, par son dénouement très dramatique, empêche l'explosion de l'impatience du public. Près de la femme divorcée — malgré elle — et mourante, arrivent successivement le roi et la nouvelle reine, venus dans le même but. Ils veulent tous deux

entrer en possession d'une lettre (toujours les lettres!) écrite par la nouvelle reine, douze ou quinze ans plus tôt, à don Gomez de Feria qu'elle aimait alors. Catherine, l'ex-reine, a conservé cette lettre. Si elle la donne au roi, c'est la hache pour celle qui a pris sa place. Belle occasion de vengeance! Mais la chrétienne l'emporte sur l'épouse irritée. Catherine d'Aragon jette au feu le fatal papier et meurt. Il est minuit, et nous sommes en 1536.

La Krauss a joué cette magnifique scène avec un talent tel qu'on a oublié les quatre heures d'ennuis mortel qui précèdent. La cantatrice a sauvé Saint-Saëns, comme elle a sauvé Gounod dans le *Tribut de Zamora*. C'est sublime, admirable, mais enfin une scène ne suffit pas pour faire un opéra.

Comment MM. Détrouat et Sylvestre n'ont-ils pas commencé leur poème précisément à cet endroit et fini leur premier acte par ces paroles de Henry VIII qui terminent l'opéra :

Morte avec son secret! Mais si le sort jamais  
Le livre à ma fureur... la hache désormais!

Au lieu de nous faire assister pendant une heure aux débats d'un procès, ils avaient alors à nous montrer les féroces jalousies, les soupçons sanguinaires du roi, les coquetteries de la reine Anne, les imprudentes admirations des courtisans, ce fameux mouchoir ramassé dans un tournoi, et enfin « la hache » tranchant cette tête charmante. Le *De Profundis* de Buckingham trouvait là sa place, traduit, bien entendu, selon le rit de la religion nouvelle.

On va me juger bien hardie d'exprimer tout haut ce que je pense. Que sera-ce donc si je me permets de trouver que le poème, tel qu'il existe, est indigne d'un homme de talent comme M. Armand Sylvestre? Il y a longtemps que Boileau l'a dit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin  
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Or le livret de *Guillaume Tell*, d'impérissable mémoire, n'a rien à envier à celui-ci. Comment cette pauvre Anne, quittant la cour de François I<sup>er</sup> où l'on savait parler français, Dieu merci! peut-elle dire :

Comme aux fleurs un lit de mousse  
Près de vous la vie est douce.

Comment Henry VIII, l'homme le plus lettré de son royaume, peut-il répondre à sa fiancée lui rappelant que bien des choses s'opposent à leur union :

Ces choses, je les briserais.

J'ai dit que si l'opéra est ennuyeux, la faute en est surtout aux librettistes. Mozart lui-même pourrait-il faire de la musique amusante sur les paroles de ce dialogue :

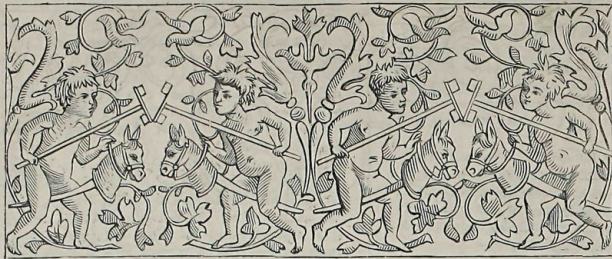
HENRY

Je dis que quelquefois je pense  
Que Dieu maudit notre union  
Comme illégitime et contraire  
A la sainte prescription  
Qui défend d'épouser la veuve de son frère.

CATHERINE

O mon maître, vous blasphémez!  
Car le pape a béni les nœuds par nous formés.  
(La suite à la page 92.)



N° 1. Dessin copié sur une broderie du XVI<sup>e</sup> siècle.

N° 1 et 2. Dessins copiés sur une broderie du seizième siècle.

Peuvent s'employer pour tétière, pan de cravate. Se brodent sur une forte batiste écrue avec une soie blanche ou du coton de deux grosseurs. Le dessin tracé, on fera avec le coton fin un point de feston écarté sur toutes les parties marquées de petits traits rapprochés; puis on entourera le dessin d'un point de côté



N° 8. Costume en cachemire et broché gris souris. De madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.



N° 3. Garniture pour costume.

N° 3. Garniture pour costume de deux étoffes, satin et broché, ou lainage et soie.

Un volant plissé de vingt centimètres de hauteur et une garniture en broché de cinquante centimètres, découpée en longues dents rouleautées au contour. Un nœud en ruban de satin à la pointe du plissé.

N° 4. Garniture pour jupe en velours et sera de même ton.

Un tuyauté en surah au bord de la jupe, et un ornement en velours de trente centimètres de hauteur largement échancré en dents. Entre les échancrures se place un crevé froncé au bord inférieur: ce bord forme bouillon. Le bord supérieur a une double tête ruchée marquée par deux rangs de fronces.

N° 5. Costume en

que l'on serrera aux endroits où le contour est plus accusé afin de leur donner du relief. Nous publierons encore d'autres dessins de ce genre qui s'exécuteront de la même manière.



N° 7. Robe à carreaux bleu pâle et bleu foncé, pour enfant de 8 ans.



N° 10. Feston pour lingerie.

lainage prune pour fillette de six ans et plus.

Robe cintrée, garnie de deux plissés qui surmonte un ornement drapé en peluche, arrêté derrière et devant par des nœuds en peluche. Demi-pèlerine en peluche, parement à la manche ronde.

N° 6. Costume en tartan écossais marine, mais et myrte.

Corsage cintré, jupe plissée de plis creux — le dessus du pli en velours marine — montée sous une ceinture en velours, fermée par une patte boutonnée; derrière, nœud volumineux. — Col rabattu et

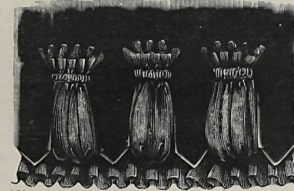


N° 5. Costume en lainage et peluche prune, pour enfant de 7 ans et plus.

parement de la manche en velours.

N° 7. Robe à carreaux bleu pâle et bleu marine.

Robe princesse devant; le dos forme deux pointes qui se détachent sur un bas de jupe



N° 4. Garniture pour jupe en velours.

plissé de plis creux, rapporté aux côtés du devant. Une draperie en surah marine se chiffonne devant, en façon de ceinture, passe sous la pointe droite du dos et se noue de coques à pans. Col et parement en surah.

N° 8. Costume en cachemire gris souris et broché.

Jupe plissée verticalement, de plis couchés, de chaque côté du pli creux qui fait le milieu du tablier, et drapée irrégulièrement d'une petite tunique coupée à gauche d'une draperie en broché. Corsage en cachemire avec plastron en broché et col montant. La basque du dos est plissée et forme habit. A la manche, parement en broché.

N° 9. Costume en cachemire d'Ecosse indigo et peluche.

Jupe plissée devant en larges plis couchés et, à partir des côtés, de



N° 6. Costume en tartan écossais, pour enfant de 5 ans et plus.

N° 2. Dessin du XVI<sup>e</sup> siècle, pour tétière et autres ouvrages de fantaisie.

plis moyens; une très petite draperie sur la partie supérieure du lé-tablier, sur lequel s'ouvre une tunique en peluche, montée au bord du corsage à pointe; un ruban en satin cache la couture qui les réunit. Pèlerine en cachemire, à petit col montant, garni de ganse en soie, de même que le poignet de la manche.

N° 10. Deux festons pour lingerie.

Feston, feuille de rose et fleurettes en broderie anglaise ou en broderie à la minute.



N° 9. Costume en cachemire d'Ecosse et peluche indigo.



HENRY

Que le pape soit infallible,  
On le prétend, et c'est possible.  
Mais le Lévitique est formel,  
Et ce livre nous vient du Ciel.

Et ces conversations durent pendant des demi-heures entières.

Écoutez l'orchestre, dit-on. Quels dessins merveilleux, quelles dentelles! quelles arabesques! quelles ciselures! Fort bien. Mais alors faites taire les chanteurs qui m'empêchent de savourer les violons et les flûtes. Invitez-moi à venir entendre une symphonie, un oratorio, une cantate; mais ne me parlez pas d'opéra et surtout faites en sorte que tout soit fini dans trois quarts d'heure. Certes, la réputation de Camille Saint-Saëns comme musicien de premier ordre n'est pas à établir; Lasalle est un baryton merveilleux; la Krauss

la cantatrice la plus dramatique de l'époque, bien qu'elle ait des intonations discutables; mademoiselle Richard une superbe Anne de Boleyn bien que le blond ne lui aille pas. Mais

....hormis qu'un ordre exprès du roi ne vienne

je dirai toujours que *Henry VIII* est un des ouvrages les plus ennuyeux qu'il m'ait été donné de ne pas applaudir.

Il est vrai que je n'y entends rien. Mais, dame! l'Opéra n'a pas été bâti pour les membres de l'Institut.

Ambroise Thomas, qui s'y entend, lui, se promenait dans les couloirs jubilant, l'air narquois, semblant dire à tout le monde :

— Ah! vous trouvez qu'*Hamlet* n'est pas drôle...!

CONSTANCE.

## CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



Le bon abbé éprouvait une surprise mêlée d'indignation à entendre discuter par cette jeune femme les romans horriblement naturalistes que les journaux lui avaient présentés, à lui, comme une souillure infligée à la fois à la littérature, aux mœurs, aux convenances, au goût français lui-même. Il crut

rêver lorsque madame de Chaubelles se mit à désigner les acteurs et les actrices par leur nom, supprimant le *monsieur* et le *madame*, et il se demanda avec

effroi s'il était possible qu'elle fréquentât les coulisses. Sans doute ses impressions étaient peintes sur son visage, et peut-être madame de Chaubelles prit-elle un malin plaisir à scan-

daliser ce pauvre curé de campagne, qui semblait si ignorant du monde élégant. Mais les sourcils de Clémentine se fronçaient, et elle jouait nerveusement avec sa fourchette, attendant toujours que son amie comprît le peu de convenance de sa conduite. Si elle-même gardait volontiers le silence et supportait sans peine d'être tenue à peu près en dehors de l'entretien, elle sentait vivement la contrainte où se trouvait Yves, et le malaise évident du recteur. A la fin, elle prit la parole d'un ton à la fois ferme et tranquille.

« Si monsieur le recteur et moi connaissions tout ce dont vous parlez, dit-elle, cela nous intéresserait peut-être beaucoup; mais ni ses idées, ni les miennes, ni son habit, ni mon éducation solitaire ne nous permettent de prendre part à cet entretien... Mon cousin nous fera plaisir à tous en nous disant quelque chose de cette vie d'Afrique qu'il a menée pendant plusieurs années, et au sujet de laquelle nous lisions hier des détails pleins d'intérêt. »

Madame de Chaubelles rit d'un air un peu moqueur. Clémentine s'appliqua alors à faire causer ses

hôtes masculins, et la conversation effleura divers sujets jusqu'au moment où se produisit un incident un peu étrange, qui jeta une douche glacée sur la petite société.

L'abbé venait de parler d'une manière générale des fortunes rapides réalisées de nos jours, et plaçait en regard l'industrie patiente, la ténacité honnête des générations d'autrefois. Un enfant du pays jouait en ce moment un rôle brillant parmi les grands financiers. Il avait commencé par occuper une place infime, et s'était élevé en très peu de temps, par suite de spéculations hardies autant qu'heureuses, à une fortune considérable.

« Son beau-frère habite encore Portzbihan, ajouta le recteur, se tournant vers Yves. Tu le verras, c'est notre maire. Lui aussi est en voie de s'enrichir... étant donné que cinquante mille francs sont considérés, en ce pays, comme un gros capital. Il a hérité d'un domaine inculte, il l'a défriché à la sueur de son front, augmenté par des acquisitions heureuses, fruit de beaucoup de privations, et il a quatre fils, — quatre beaux jeunes géants dont il a voulu faire des bourgeois, mais qui, paysans dans l'âme, sont revenus apporter leurs bras à une tâche honorable et saine, et accroîtront encore le bien paternel. Quelle différence entre le sort de ces beaux-frères dont l'un habite une ferme et l'autre un hôtel, dont l'un mange du pain gris et l'autre des mets délicats! Mais aussi quel abîme entre la maturité robuste du paysan qui dort sans soucis et sans peines, et la vieillesse hâtive du millionnaire usé des émotions fiévreuses et malsaines!

— Si vous étiez moins charitable, dit Clémentine en souriant, vous pourriez, monsieur l'abbé, ajouter qu'autant notre maire est justement estimé, autant il court de bruits fâcheux sur l'origine de la fortune de son beau-frère. Il est rare que ces prospérités soudaines ne soient point échafaudées sur des pratiques honteuses, et que la délicatesse, sinon la probité, ne



s'altère dans ce maniement incroyable de sommes énormes.

— Sans doute, dit madame de Chaubelles en haussant les épaules. La morale des gens d'argent est tout à fait spéciale; chacun le sait, et chacun ferme les yeux sur un passé que lave, d'ailleurs, ce brillant fleuve doré. »

Il était difficile de savoir si la jeune femme parlait sérieusement ou non; Clémentine la regarda un instant, demi-hésitante, demi-indignée; mais à ce moment, un coup à la fois faible et violent fut frappé sur la table, et la voix de M. Barnette s'éleva, aiguë et furieuse.

« Pourquoi calomniez-vous un honnête homme? Pourquoi dites-vous que les gens riches sont des voleurs?... Ne travaillent-ils pas comme les autres? Que leur sueur tombe sur des livres ou sur un sillon, qu'importe, après tout?... Qui a dit que l'argent souille ceux qui le touchent? Les curés en veulent aux riches parce qu'ils les envient et voudraient bien une part de leur fortune... Les curés sont des accapareurs. Les biens du clergé, c'est un vol!... Pourquoi ont-ils marqué au doigt ceux qui ont été sages et qui ont su profiter des événements?... Et quand les poltrons et les coupables partaient, tant mieux pour ceux qui restaient, — qui restaient pour travailler, travailler, travailler!... »

La violence et l'incohérence de ces paroles saisirent tous ceux qui écoutaient.

Clémentine prit la main de son aïeul et essaya de l'arrêter.

« Père, cher grand-père, on n'a rien dit qui doive vous offenser! Vous ne connaissez pas cet homme... Certes, il y a des honnêtes gens partout, des fortunes loyalement acquises!... Comme la vôtre, cher père! » ajouta-t-elle avec tendresse, portant à ses lèvres la main sèche et ridée du vieillard.

Il tremblait violemment, et promenait autour de lui des regards qui se troublaient tout à coup. L'expression de colère et de défi qui les avait animés s'éteignit, quelque chose de vague ternit ses prunelles d'un bleu gris, et un sourire à demi hébété parut sur ses lèvres, tandis qu'il étendait la main vers une coupe de fruits placée au bout de la table.

« Tu ne m'as pas donné de fraises, Clémentine, dit-il d'un ton plaintif, où ne se retrouvait plus la trace des émotions auxquelles il venait de s'abandonner.

— Ne voulez-vous pas les manger dans le petit salon vert?

— Non, je suis bien ici... Les fraises ne sont pas aussi fraîches à Paris, hé! monsieur? C'est une des cultures renommées de notre domaine... Mais vous recevez des primeurs d'Algérie, et je pense qu'avec de l'argent, grâce aux chemins de fer, il n'y a plus de saisons à Paris... »

Il avait de nouveau recouvré le calme de son esprit. Mais il était facile de voir à l'expression de souffrance peinte sur le visage de sa petite-fille, combien ces secousses, ces alternatives qui se produisaient sans cesse chez lui, avaient sur elle de douloureux contre-coups.

Après le repas, il se retira pour faire sa sieste sous une véranda ouverte sur le parc. Clémentine arrangea ses oreillers, plaça à sa portée une petite table sur

laquelle se trouvait un timbre, puis, étant demeurée près de lui jusqu'à ce qu'il fût endormi, elle couvrit son visage d'un mouchoir et s'éloigna doucement.

« Arrivez donc, Clémentine! s'écria madame de Chaubelles qui se promenait avec Yves et le recteur sur la lisière du parc. Voici M. le curé qui veut partir, et cependant la visite des Fresnes l'eût intéressé.

— L'heure des vêpres me rappelle, dit l'abbé, et je ne puis tarder davantage. »

Il salua les dames, serra le main d'Yves, et s'en alla d'un pas vif, respirant à pleins poumons dans l'avenue solitaire.

« Je voudrais savoir s'il y a beaucoup de femmes aussi mal élevées que cette jeune dame, pensait-il, et je me demande comment elle peut plaire à mademoiselle de la Fresnaye, qui est si réservée... Elle est bien aimable pour Yves, cette Parisienne! J'aime à croire qu'il n'approuve pas ses manières! »

Pendant ce temps, Yves visitait le château.

Madame de Chaubelles avait deviné juste en pensant qu'il en serait charmé. Le père de Clémentine, qui était doué de goûts artistiques, avait consacré des sommes considérables à des restaurations intelligentes, et avait rassemblé des meubles et des faïences de la plus grande beauté.

Yves admira des tentures en cuir de Cordoue dont chaque feuille valait bien cent francs, des crédences, des bahuts, des sièges sculptés, des tapisseries merveilleuses de dessin et de coloris, des collections de vieux Chine, de Rouen, de Delft, tout cela groupé avec art dans plusieurs salons et dans la bibliothèque, cette dernière pièce contenant en outre des volumes fort rares et quelques manuscrits, précieux souvenirs de famille, enrichis d'enluminures et de lettres d'azur et d'or.

Mais ce à quoi la jeune maîtresse de tous ces trésors semblait attacher le plus de prix, c'était à une galerie assez longue, bien éclairée par une suite de hautes fenêtres, et renfermant un grand nombre de portraits de famille, dont le premier était un chevalier armé de toutes pièces, portant sur l'épaule la croix rouge des croisés.

Ces portraits étaient surtout précieux pour les souvenirs qu'ils retraçaient, et comme témoignage d'une grande ancienneté de race. Plusieurs d'entre eux étaient enfumés, presque méconnaissables, et si de temps à autre, parmi les plus modernes, on remarquait une peinture ayant une valeur réelle, la plupart étaient l'œuvre d'un pinceau inhabile et grossier.

« Si vous voulez faire votre cour à votre cousine, s'écria en riant madame de Chaubelles, tout en se laissant tomber sur un fauteuil, il vous faut demander l'histoire de chacun de ces chevaliers, de ces abbés, de ces belles dames ou de ces religieuses... Elle sait sa généalogie sur le bout du doigt, et je la soupçonne de préparer un grand ouvrage historique qui aura pour objet sa famille et la vôtre. »

Clémentine sourit.

« Ce serait un sujet un peu trop local, dit-elle, bien que notre histoire soit mêlée à celle même du pays... Mais je n'imposerai ni à vous ni à mon cousin des rhapsodies qui pourraient l'ennuyer autant qu'elles vous fatiguent.

— Vous vous trompez, dit Yves avec vivacité. Les



vieilles traditions, voire même les légendes, ont pour moi un attrait tout spécial, et si je ne craignais de lasser votre patience, c'est moi qui vous prierais de me faire connaître ce que vous avez découvert sur le compte de cette longue lignée d'ancêtres. »

Un sourire de satisfaction très réelle éclaira le visage de Clémentine, mais madame de Chaubelles protesta.

« Gardez vos chroniques pour un autre jour, dit-elle. Il faut montrer le parc et même un bout de forêt à M. de la Fresnaye, et pour peu qu'il partage vos goûts d'antiquaire, nous serions encore ici ce soir... Non, monsieur de la Fresnaye, n'écoutez pas les vieilles chroniques de Clémentine... Passons rapidement, ces portraits attendront tant qu'il vous plaira... Voyez comme ce chevalier a l'air féroce; je suis sûre que c'était quelque grand criminel... Ce costume d'abbé est majestueux, n'est-ce pas? Seulement, quel empatement de tons gris!... Et cette abbesse, a-t-elle l'air sévère!... Elle a une bien belle main... Voici des costumes seyants!... La soie, le velours, le brocart remplacent l'acier aux reflets bleuâtres... Les physionomies s'adoucissent... Comme ce pourpoint était plus gracieux que l'horrible frac moderne!... Et les femmes!... Nous ferions ici un cours de modes fort intéressant, toutes les époques y sont représentées... La fraise, le chaperon, le col Anne d'Autriche, la coiffure à la Sévigné, le fichu Marie-Antoinette, le chapeau Lamballe, la taille courte Empire, la coiffure Restauration... Cela s'arrête à la mère de votre père, n'est-ce pas? Pourquoi n'avez-vous pas mis ici le portrait de votre mère, à vous? »

— Ce souvenir-là est trop intime, dit gravement Clémentine. Plus tard, mon père et sa femme figurent à leur tour dans cette galerie, si toutefois elle ne s'éparpille pas, après moi, entre des mains étrangères. »

Madame de Chaubelles se mit à rire.

« Voyons Clémentine, ne nous faites pas croire que votre intention est de coiffer sainte Catherine, et montrez à M. de la Fresnaye les deux portraits que vous gardez et qui sont, eux, l'œuvre d'un véritable artiste. »

Clémentine, sans répondre, ouvrit une porte et, ayant précédé ses hôtes dans un couloir étroit, les introduisit dans un boudoir qui appartenait à sa chambre.

Yves promena un regard curieux autour de lui, cherchant à surprendre de nouvelles traces des goûts et des idées de sa cousine dans ce petit salon réservé à son usage. Il était simplement tendu de perse, avec des meubles en ébène, très sévères de forme. On n'y trouvait aucun vestige de ces occupations manuelles auxquelles les femmes consacrent une partie de leurs loisirs : pas un ouvrage d'aiguille, pas de table à ouvrage, pas même de crayons, de musique, rien de féminin, en un mot. Seulement, quelques gros volumes encombraient la table, et sur le bureau ouvert s'entassaient des livres de comptes et des paperasses en désordre.

« Voici les portraits dont Berthe vous parlait », dit mademoiselle de la Fresnaye, tirant les rideaux de la fenêtre pour donner plus de lumière.

C'étaient, en effet, de belles toiles bien vivantes, et l'artiste y avait fixé non-seulement les traits des

modèles, mais encore l'expression qui révélait leurs caractères. Le comte de la Fresnaye avait à l'époque où fut fait son portrait, environ cinquante ans. Sa fille lui ressemblait, mais il y avait sur son visage, à lui, quelque chose de sauvage, de souffrant, la trace d'une imagination ardente et douloureuse, qui ne se retrouvait pas dans le regard calme et froid de Clémentine.

Sa femme, morte toute jeune, était douce et souriante, avec un type plus gracieux que distingué. Il y avait quelque chose de pénible dans la pensée que, si peu de temps après qu'on avait fait vivre ces traits sur la toile, ce joli sourire s'était à jamais éteint, et ces yeux riants voilés sous les ombres de la mort.

« Madame de la Fresnaye devait être gaie, dit madame de Chaubelles, laissant retomber son lorgnon, qu'elle avait porté à ses yeux. »

— Et moi je ne le suis pas, répliqua Clémentine. Les filles sans mère ne doivent pas, ce me semble, envisager l'existence sous le même aspect que les autres.

— Vous avez dû subir l'influence de votre père, et c'était, je crois, un misanthrope, reprit la jeune femme.

— C'est vrai... Je craignais mon père, tout en l'aimant beaucoup. Il ne s'est jamais consolé de la mort de sa femme, et m'en a voulu longtemps, je crois, d'abord parce que ma naissance a coûté la vie à ma mère, puis, parce que je n'étais pas le fils qu'il avait désiré... Mon enfance a été triste, puis mon père, après mes années de pension, a fait de moi sa compagne... Mais la main d'une femme, je le sens, m'a manqué comme m'ont manqué le cœur et l'indulgence d'une mère... Les gâteries de mon enfance, je les dois à mon pauvre grand-père; chacun de ses séjours aux Fresnes me laissait un souvenir plein de douceur, et depuis trois ans qu'il habite près de nous, c'est encore sa pauvre intelligence affaiblie qui a su le mieux comprendre le besoin que j'avais d'affection... »

Clémentine s'arrêta, comme si elle eût été confuse d'en avoir tant dit.

Quelques instants après, elle emmenait ses hôtes dans un poney-chaise, à travers les allées bien sablées du parc, puis dans le bout de la forêt qui s'étendait par derrière.

Yves reprit le chemin de Portzbihan comme les premières touches du crépuscule commençaient à assombrir la campagne. Un mélange de ravissement et d'hésitation occupait ses pensées. Le domaine des Fresnes était splendide, la vie y était grande, facile, empreinte d'un luxe sans prétentions; on pouvait y trouver de l'occupation et du plaisir... L'héritière était belle, instruite, intelligente, incontestablement capable de dévouement, et cependant l'impression qu'elle produisait sur Yves demeurait complexe et indéfinie.

## IX

### Lettre d'Yves à sa mère.

Portzbihan, 1<sup>er</sup> juin 18..

« Vraiment, chère mère, je ne suis pas encore en état d'écrire la lettre décisive que vous attendez avec tant d'impatience. Voici quinze jours que je suis à Portzbihan, quinze jours que je vois mademoiselle de



la Fresnaye dans l'intimité que comportent notre parenté convenue et la liberté de la campagne, quinze jours que j'admire ce pays, ce domaine, que je reconnais les belles et rares qualités de Clémentine, et je suis cependant aussi peu avancé que je l'étais à Paris, le soir où je partis pour l'inconnu.

» N'acceptez pas encore l'invitation de notre cousine : ce serait trop compromettant. Plus je l'admire, plus je dois être loyal envers elle. Je n'ai jamais songé à l'épouser sans amour : maintenant, il me semble que ce serait un crime.

» Je vois d'ici vos beaux sourcils se froncer. Vous êtes fâchée, vous me traitez d'être romanesque, vous vous dites avec découragement que nul mariage ne m'agréera. Attendez, ma mère, je ne vous demande que cela... Vous ne sauriez me faire un tort des scrupules de délicatesse que j'ai puisés dans vos leçons et dans celles de mon père. Plus les conditions qui accompagneraient mon mariage avec Clémentine sont belles et séduisantes, plus je dois étudier sévèrement les mobiles qui m'animent, car je ne me relèverais jamais dans ma propre estime, chère mère, si j'avais le malheur de me marier pour de l'argent.

» Ne désespérez pas, cependant. Si je n'ai pas été l'objet d'un de ces coups de foudre dont fourmillent les romans, je crois qu'on peut s'attacher par degrés, mais sûrement et solidement, à une femme telle que notre parente. Je vous ai déjà esquissé maintes fois son portrait : elle est belle, elle est bonne, elle est intelligente et originale. Parfois elle m'attire ; je me dis que ma confiance et mon honneur seraient bien placés dans ce cœur fort et fidèle ; mes enfants ne recevraient d'une telle mère que des leçons chevaleresques. Un mari serait justement fier de cette compagne, et elle regrette assez de n'avoir pas connu les tendresses maternelles pour trouver de la douceur à être vraiment votre fille. Je me fais alors un tableau qui n'est pas sans charme de la vie que je mènerais aux Fresnes. Il y a, dans ce rôle de châtelain, une grande influence à exercer, une somme de bien considérable

à accomplir, des travaux intéressants, et enfin, si le cœur vous en dit, la facilité d'aborder la vie publique... Pour tout cela, Clémentine serait une compagne admirable. Elle est affectueuse sans mièvrerie, sans délicatesses morbides ; — robuste, oui, vraiment forte de corps et d'âme, il n'est pas de tâches dont elle ne puisse prendre sa part. Elle m'encouragerait dans des luttes politiques, me conseillerait au sujet de l'exploitation des terres, et chasserait avec moi comme Diane elle-même ou sa charmante homonyme Diana Vernon...

» Voilà ce que je me dis, ma chère mère. Puis, tout à coup, je subis une influence contraire, et me sens éloigné d'elle par un abîme. Que s'est-il passé ? En vérité, je saurais à peine le dire. Est-elle trop masculine ? Son père a-t-il été égoïste en s'en faisant un *compagnon* plutôt qu'une *compagne* ? Dédaigne-t-elle trop, à son insu, les humbles occupations de son sexe ? Elle ne fait point de musique, elle ne travaille point à l'aiguille. Ses belles mains robustes, qui savent maîtriser un cheval de sang, demeurent inactives tandis que son amie démêle ses écheveaux embrouillés et prend ses tapisseries.

» Vous allez vous récrier. Clémentine est assez riche pour ne point s'astreindre à des travaux de couture, me direz-vous, et il lui est permis de s'abstenir de ravauder des bas et de confectionner ses confitures...

» Eh ! bien, j'aime chez une femme ces soins modestes ; elle a tort, ou l'on a eu tort de l'en dispenser. Je voudrais la voir coudre, la voir accomplir certaines petites tâches domestiques... quand ce ne serait que de faire le thé, ce qui m'aurait rappelé nos bonnes soirées, alors que vous prêchiez si doucement un convaincu.

» Attendons, n'est-ce pas ? Il ne faut pas se décider légèrement quand il s'agit du bonheur de toute une existence.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

M E N U S

DÉJEUNERS MAIGRES

Omelette au fromage.  
Matelotte d'anguilles.  
Purée de pommes de terre au gratin.  
Galette normande.

Œufs frits sur de la chicorée.  
Maquereaux bouillis sauce mayonnaise.  
Pointes d'asperges sautées.  
Pommes au riz.

DINERS MAIGRES

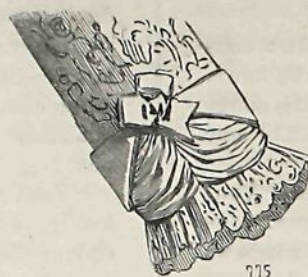
Potage purée de légumes.  
Anguille à la tartare.  
Saumon sauce aux câpres.  
Timbale de macaroni.  
Pommes meringuées.

Potage tapioca à la purée de pois.  
Turbot au court-bouillon à la sauce verte.  
Cuisses de grenouilles à la poulette.  
Celeris à la moelle.  
Crème au thé.





Corsage en cachemire avec plastron.



Manche pour costume en tissu de soie.



Corsage postillon en surah et velours.

*Corsage en cachemire bleu marine à longue pointe, avec petite basque appuyant sur la hanche.*

Plastron coupé de ganse d'or avec boutons en métal de chaque côté. A la manche ronde, plusieurs rangs de ganse posés en chevrons, et boutons dorés.

*Manche pour costume en tissu de soie.*

Au bas de la manche, une dentelle tombante surmontée d'une draperie prise dans un parement rejeté en revers. Au milieu une cocarde en ruban.

*Corsage-postillon en surah.*

Le devant est fermé par des



boutons-olive en passementerie. La basque du dos forme trois plis creux doublés de velours. Col militaire en velours, et à la manche parement évasé en velours.

*Pardessus fait d'un châle de l'Inde, garni de peluche loutre.*

Forme visite, très épaulée; sous la taille, pli creux et motifs de feuilles en chenille. Même passementerie posée en épaulette et devant, en façon brandebourg. La manche menotte est serrée par une patte boutonnée, elle s'évase un peu près du poignet et se garnit d'une jarretière en peluche. Au bas du pardessus, bande de peluche loutre.

Pardessus fait d'un châle de l'Inde, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4407, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, toilette d'intérieur, page 3 (Album de Mars). — Robe de première communiant, page 6 (Album de Mars).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage-casaque décolleté en carré, deuxième toilette (gravure n° 4405).

Robe d'enfant, page 7 (Album de Mars).